

Cinéma jeune public **Histoires de famille**

Violaine Charest-Sigouin

Volume 22, Number 3, Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26477ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charest-Sigouin, V. (2004). Cinéma jeune public : histoires de famille. *Ciné-Bulles*, 22(3), 42–45.

Histoires de famille

PAR VIOLAINE CHAREST-SIGOUIN



Le Golem de Montréal d'Isabelle Hayeur

Depuis le début de l'année, de nombreux films québécois destinés d'abord à un jeune public ont suscité beaucoup d'enthousiasme et de curiosité. Bien que l'on dénote au Québec une certaine expertise pour ce type de films — on n'a qu'à penser aux classiques de la série *Contes pour tous* — les créateurs doivent redoubler d'efforts pour séduire les jeunes, sans pour autant négliger leurs parents. La sortie quasi simultanée de plusieurs productions nous a donné envie d'aller y voir de plus près. Nous vous proposons un petit retour sur ces films afin de voir quelles sont leurs similitudes, leurs différences et les valeurs qu'ils véhiculent.

Le Golem de Montréal d'Isabelle Hayeur

Dans **Le Golem de Montréal**, Isabelle Hayeur propose une adaptation de cette légende juive, maintes fois revisitée au cinéma, l'un des mythes fondateurs de la science-fiction. Un golem est un être animé qui, ayant été façonné par

l'homme, exécute ses ordres, mais peut aussi se rebeller. Bien que le film d'Isabelle Hayeur comporte certaines faiblesses au niveau du scénario et de la direction des jeunes acteurs, celui-ci offre une réflexion stimulante sur les relations filiales. Ainsi Nico, un jeune garçon dont les parents viennent de se séparer, parvient à créer son propre golem grâce à l'aide de ses voisines Camille et Axelle. Dès le départ, le golem de Nico est clairement identifié comme étant le substitut de son père qui, ne se remettant pas du départ de sa femme, déserte le foyer familial et ne s'acquitte plus de ses obligations parentales. Le golem, s'il est soumis à l'autorité de ses jeunes créateurs, les protège aussi des dangers, devenant à la fois, paradoxalement, leur enfant et... leur père. D'ailleurs, il semble que **Le Golem de Montréal** soit un film, non pas sur la famille, mais sur la paternité. En effet, la figure de la mère est absente du film, tandis que les trois pères présentés sont tous monoparentaux. Le père de Nico est absent, celui de Camille et Axelle est attentif et libéral, à l'opposé du père de Renaud, garçon rival de Nico, dont la tyrannie est à la limite de la caricature.

En donnant vie au golem, ces enfants renversent ainsi les rôles et invalident, par le fait même, l'autorité parentale. Ceux-ci se retrouvent en position de force face à un adulte, leur créature, qui accepte d'exécuter leurs moindres caprices. D'ailleurs, le golem, tel une poupée, se laisse vêtir et nourrir par les enfants qui prennent plaisir à jouer aux adultes. Toutefois, obnubilés par ce semblant de pouvoir, les enfants en viennent à s'affronter pour s'approprier la paternité du golem, puisque le maître de l'automate deviendra, du même coup, le chef de la bande et pourra ainsi exercer son autorité sur les autres enfants. Comme il était prévisible, la convoitise poussera Renaud, aussi despotique que son père, à ordonner au golem de faire le mal. Et, puisque celui-ci exécute tout ce qu'on lui dicte sans jugement moral, les enfants perdront leur créature quelque part dans la ville. En créant un golem, Nico et ses amis ont privilégié l'imaginaire à la réalité. Cependant, la perte de celui-ci les forcera à quitter la sécurité du nid familial pour partir à sa recherche dans la ville menaçante. Ainsi cet être surnaturel, bien qu'appartenant au monde de l'enfance, leur permettra de se familiariser à la réalité des adultes, symbolisée ici par une ville peuplée d'êtres marginaux. Cette excursion sera d'ailleurs pour eux l'occasion de se confronter à la différence. Une différence sociale, lors de la rencontre de prostituées, ou culturelle, par l'entremise d'un jeune juif orthodoxe qui leur permettra de mieux comprendre le mythe du golem. Mais, plus que tout, ils parviendront à accepter leurs propres différences, celles-là mêmes qui les séparaient au début du récit.

La Mystérieuse Mademoiselle C. et L'Incomparable Mademoiselle C. de Richard Ciupka

En 2002, Richard Ciupka faisait découvrir aux jeunes et aux moins jeunes amateurs de cinéma **La Mystérieuse Mademoiselle C.** qui obtint alors un succès inespéré. Deux ans plus tard, les aventures de la demoiselle se poursuivent dans **L'Incomparable Mademoiselle C.**, du même réalisateur. L'excentrique personnage s'invente un nouveau métier et, d'institutrice, elle devient factrice. Dans le premier film de la série, elle parvenait à redonner la motivation aux élèves blasés d'un classe de sixième D; elle a cette fois-ci pour mission de répandre le bonheur, affectueusement baptisé le « spling », dans un quartier gris et triste. Toutefois, la volonté de forger une seule intrigue en s'inspirant de deux romans de Dominique Demers se ressent davantage dans ce deuxième épisode, rendant par le fait même le récit moins fluide.

Une fois de plus, ces deux films présentent de jeunes protagonistes vivant avec un parent monoparental qui subvient difficilement à leurs besoins. Que ce soit Mérédith, une des élèves de la sixième D, dont la mère a dû être hospitalisée à la suite d'un grave accident et dont le père, malgré sa bonne volonté, est souvent absent. Ou Léonie, dont la mère, empêtrée elle aussi dans de graves



L'Incomparable Mademoiselle C. de Richard Ciupka

problèmes financiers, lui cache les véritables motifs de l'absence de son père. De même pour Abraham et Napoléon, les deux fils du premier ministre, un père trop sévère et absorbé par son travail pour pouvoir les comprendre. Ainsi, Mademoiselle C. devient, à son tour, un personnage de substitution. Celle-ci apparaît comme un enfant dans un corps d'adulte qui, n'ayant pas perdu sa faculté d'émerveillement, adore le soccer, parle à sa roche baptisée Gertrude et s'applique à faire les choses différemment des adultes. En fait, comme tous les enfants, elle « joue » à être un adulte et c'est ce qui fait son succès auprès des jeunes. Par opposition, la plupart des adultes sont présentés comme des victimes perverties par leur milieu ou des êtres ignobles qui prennent plaisir à faire le mal. Dans les deux productions, le personnage du « méchant » s'évertue à contrecarrer le dessein admirable de Mademoiselle C. et de ses complices. Que ce soit Marcel Lenragé, un directeur d'école qui valorise la performance au détriment de l'épanouissement, ou Maurice Morron, instigateur d'un projet de casinos express pour qui l'argent est beaucoup plus important que le respect des autres. D'ailleurs, on démontre bien qu'il n'y a rien de pire qu'un enfant qui adhère à des valeurs d'adultes comme Martin « la boucane » qui fume la cigarette ou Abraham et Napoléon, des répliques de leur père...

Tout comme dans **Le Golem de Montréal**, ici aussi l'imaginaire semble un antidote à la dure réalité. Ainsi, Mademoiselle C. apprend aux enfants l'importance de s'amuser et d'aller au bout de ses rêves. On reste, bien sûr, dans le domaine des valeurs saines et positives : gagner une compétition sportive, aménager une bibliothèque, monter un spectacle de danse et surtout, parvenir à



Le Papillon bleu de Léa Pool

s'immuniser contre l'influence nocive des adultes. Si l'imaginaire est valorisé, univers dont Mademoiselle C. semble être le personnage emblématique, il se manifeste surtout à travers la littérature. En effet, c'est par l'entremise de la lecture que les élèves de sixième D seront délivrés de leur marasme. De même, la rédaction de lettres semble être, dans le second épisode, le moyen par excellence pour transmettre ses émotions, mais aussi, pour donner un coup de « spling » à la grisaille ambiante. Il est intéressant de constater que les deux aventures de Mademoiselle C. abordent elles aussi le thème de la différence. Au début du premier épisode, les élèves de la sixième D s'affublent de surnoms péjoratifs mettant l'accent sur leurs caractéristiques particulières (Mérédith « la punaise » ou Léo « les bibittes »). Toutefois, la marginalité de Mademoiselle C. leur fera prendre conscience que cette différence est davantage un atout qu'un handicap. De même, dans **L'Incomparable Mademoiselle C.**, les jeunes d'un quartier populaire mettront leurs chicanes de côté en acceptant de monter un spectacle de danse avec Abraham et Napoléon qui proviennent d'un milieu plus aisé.

Le Papillon bleu de Léa Pool

Inspiré d'une histoire vraie, **Le Papillon bleu** de Léa Pool, un film de facture classique, relate l'histoire de Peter Carlton, un garçon atteint d'un cancer du cerveau dont le rêve ultime serait d'attraper un Morpho bleu. Puisqu'il ne lui reste que quelques mois à vivre, sa mère parvient à

convaincre l'entomologiste Alan Osborn de les emmener dans une forêt tropicale d'Amérique du Sud où il a l'habitude d'attraper ce type de papillon. L'enfant croit fermement que ce papillon magique, qui selon la légende détient toutes les réponses, pourra répondre à une question : pourquoi lui ? Pourquoi cette maladie le condamne si jeune et lui enlève toutes les chances d'être un enfant comme les autres ?

Peter voit en Alan un véritable héros qui lui permettra de réaliser son rêve et même, peut-être, de remplacer son père décédé. Pourtant, Alan ne semble pas à la hauteur de tels espoirs. Cet homme, qui semble apprécier davantage la compagnie des insectes à celle des humains, résiste à s'engager envers Peter. Une fois de plus, la figure de l'adulte semble incompétente face aux besoins de l'enfant. La maladie du garçon lui procure d'ailleurs une maturité bien plus grande que celle des adultes qui l'entourent. Contrairement à sa mère qui a peur des insectes et qui rage contre Alan, ou celui-ci qui fuit toute responsabilité, ayant même abandonné son propre enfant, Peter ne cède pas à la colère ni à l'abattement. Cette quête n'a pourtant rien de rationnelle, elle est poussée par un fol espoir. Peter s'accroche à son rêve avec une force farouche, si bien que même Alan finit, lui aussi, par croire à l'impossible.

En fait, dans **Le Papillon bleu**, la démarche elle-même est beaucoup plus importante que le papillon. Il s'agit d'une quête de connaissance de soi-même, de ses propres limites, mais aussi de l'autre. Ainsi, des liens solides finiront

par se tisser entre Peter et Alan. Leur relation ressemble à la symbiose d'une fleur et d'un insecte, l'un ne pouvant survivre sans l'autre. Assis sur les épaules d'Alan, dans cette course pour attraper un papillon bleu, la vie de Peter dépend de celui-ci mais, en définitive, la vie de l'adulte dépend tout autant de l'enfant parce que si cette quête magique guérira la maladie de Peter, elle changera aussi profondément la vie d'Alan. Ils ne parviendront pas à attraper le papillon bleu, mais, ironiquement, ce papillon viendra à eux sous forme de cadeau. Même si ce n'est qu'un insecte, il sera le symbole de l'importance des relations interpersonnelles, bien avant la poursuite de quelques chimères.

Dans une galaxie près de chez vous de Claude Desrosiers

Nous sommes en 2039 et l'équipage du vaisseau Romano Fafard est toujours à la recherche d'une planète pouvant abriter les habitants de la Terre. La population diminue de manière alarmante depuis que la couche d'ozone a été détruite par l'insouciance humaine. Est-ce que Valence, Brad, Bob, Flavien, Pétrolia et Serge, les membres de l'équipage sous la direction du capitaine Charles Patenaude, parviendront à trouver une planète que ses habitants accepteront de partager avec une espèce aussi dégénérée que la nôtre?

Contrairement à la majorité des films jeunesse, **Dans une galaxie près de chez vous** ne cherche pas à inculquer aux jeunes spectateurs de profondes valeurs morales. Inspiré d'une émission télévisée diffusée sur les ondes de VRAK.TV et devenue une véritable série-culte, le film se démarque nettement des autres productions jeunesse. Bien que s'adressant à un public adolescent, lorgnant aussi du côté des adultes, celui-ci se distingue par son caractère politiquement incorrect, à mille lieues des valeurs positives et éducatives que tentent de véhiculer les films décrits précédemment. Sur un ton grinçant, on a droit à une bonne

dose de violence ainsi qu'à de nombreuses allusions sexuelles, le tout enveloppé dans de multiples absurdités de langage.

Parodie des récits de science-fiction, clins d'œil à l'univers de **Star Trek** et d'**Alien**, ce film rocambolesque et divertissant se veut aussi une critique sociale, trait caractéristique de ce genre cinématographique. Ainsi, la race humaine, par sa bêtise et sa soif de pouvoir, dégoûte littéralement les extraterrestres. De plus, les véritables « méchants » du film sont des humains prêts à détruire le Romano Fafard pour parvenir à leurs fins. Le capitaine Charles Patenaude en vient même à se demander si la race humaine mérite réellement d'être sauvée. Malgré tout, le film comporte aussi certains thèmes récurrents du cinéma jeunesse. Que ce soit le pouvoir de l'imaginaire, ici particulièrement débridé, donnant même dans l'art du recyclage. On aborde aussi le thème de la différence à travers le personnage de Bob, le « gros » de service, qui ne se trouve pas assez beau pour charmer la belle Pétrolia. Ironiquement, les kilos en trop de ce dernier seront enviés par les habitants de la planète Esthétika, ayant des normes de beauté convenant parfaitement à Bob. Enfin, les personnages, plus farfelus les uns que les autres, se caractérisent par leur grande sensibilité. Le film se termine d'ailleurs sur une certaine moralité : à savoir que les relations interpersonnelles sont plus importantes que tout et que, par le fait même, l'équipage du Romano Fafard ne doit pas laisser tomber l'humanité.

Si ces quelques échantillons du cinéma jeunesse au Québec se distinguent de par leur facture, il est étonnant de constater leurs similitudes. Que ce soit par des personnages caricaturaux et une conception souvent manichéenne du monde, ou par des thèmes récurrents comme les relations filiales, l'imaginaire et la différence. Reste à savoir jusqu'à quel point ce type de productions peut s'engager hors des sentiers battus ou ne doit pas plutôt se conformer à des considérations éducatives ou morales. ■



Dans une galaxie près de chez vous de Claude Desrosiers